"Les Souvenirs sur l'Espagne de 1808-1814, outils pour saisir la singularité du conflit?"

Jean-Marc Lafon

▶ **To cite this version:**

Jean-Marc Lafon. "Les Souvenirs sur l'Espagne de 1808-1814, outils pour saisir la singularité du conflit?". Trienio: Ilustración y Liberalismo, 2006. hal-03505836

HAL Id: hal-03505836

https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-03505836

Submitted on 31 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les *Souvenirs* sur l'Espagne de 1808-1814, outils pour saisir la singularité du conflit?

Lors de la prise de Jaffa, le 7 mars 1799, le massacre délibéré de la garnison ottomane (environ 3 500 hommes), sur ordre de Bonaparte, marqua la rupture avec une conception positive de la guerre, promue libératrice et civilisatrice à l'aune de la 1ère Campagne d'Italie[1]. Un tel événement préfigurait les diverses exactions commises durant la guerre d'Espagne, la plus longue et pénible à laquelle furent confrontées les troupes impériales.

Ce conflit, plus qu'aucun autre à l'époque, fut l'objet de la propagande et de la censure napoléoniennes. Tout fut mis en œuvre pour exalter l'intervention française, censée régénérer la Péninsule en écartant fanatisme monacal et machinations anglaises, et minimiser la résistance rencontrée, devant l'opinion tant nationale qu'européenne. La première mention officielle de Baylen (près de deux mois après la défaite !) en faisait un revers mineur, tout en justifiant le repli français derrière l'Èbre comme une mesure sanitaire. Parallèlement, on y affirmait que « *la majeure partie des propriétaires et des hommes éclairés qui constituent soit la noblesse, soit le haut clergé, était animée d'un bon esprit et des meilleurs sentiments* »[2]. Est-il possible, cependant, de découvrir des jugements discordants chez les officiers et les soldats français, ceux-là même qui furent chargés de la pacification ?

De fait, l'abondance sans précédents de leurs relations laisse supposer une perception nouvelle de la guerre, qui « *en tant qu'expérience extrême, devient le théâtre d'une mise en examen de la valeur existentielle de l'individu* ». Par là, c'est une différence capitale par rapport aux conceptions en vigueur sous l'Ancien Régime, que l'on peut interpréter comme un des facteurs favorisant, à ce moment, l'essor d'une guerre totale[3].

Sonder leurs témoignages implique toutefois de surmonter plusieurs obstacles. Par nature, relevant d'une subjectivité irréductible, ils sont parcellaires et souvent contradictoires. C'est qu'ils sont partagés entre sentiments personnels, préjugés, devoir relatif de réserve et obligations diverses, notamment liées au clientélisme militaire. Le nationalisme put jouer dans leur réception : les relations françaises ont longtemps eu mauvaise presse de l'autre côté des Pyrénées[4] ; mais divers historiens espagnols, tels Manuel Moreno Alonso (notamment dans *Sevilla napoleónica*, 1995) et Jesús de Haro Malpesa (†), les ont récemment intégrées à leur démarche, avec profit. Les conditions de rédaction interviennent également ; on ne peut aborder de la même manière un *Journal de marche* ou des lettres, documents immédiats (même s'ils opèrent une sélection des événements vécus), et des Souvenirs écrits généralement sur le tard, parfois d'après des notes quotidiennes[5]. Ces derniers peuvent être faussés par les failles de la mémoire, un souci apologétique ou la volonté de se conformer à un horizon de lecture déterminé. De plus, pour certains spécialistes de la période[6], les vétérans

[1] *Cf.* L. Mascilli Migliorini, *Napoléon*, Perrin, 2004, p. 165-166.
[2] *Moniteur* du 03/09/1808. Voir sur ce point R. Solano Rodríguez, « La Guerra de la Independencia a través de *Le Moniteur Universel* », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, XXXI, 3, 1995, p. 55-75.
[3] D. Bell, « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 », *La Révolution à l'œuvre. Perspectives actuelles de l'histoire de la Révolution française*, J.-C. Martin dir., PU de Rennes, 2005, p. 229-239 (cité p. 237) ; voir aussi J.-Y. Guiomar, *L'invention de la guerre totale XVIII^e^-XIX^e^ siècle*, Paris, Éditions du Félin, 2004.
[4] Voir l'attitude de R. Farias Velasco, *Memorias de la Guerra de la Independencia escritas por soldados franceses*, Madrid, Editorial Hispano-Africana, 1911.
[5] Selon la distinction essentielle de J. Norton Cru, *Témoins*, PU de Nancy, 1993, p. 39 (1ère édition 1929).
[6] Notamment N. Petiteau, *Lendemains d'Empire. Les soldats de Napoléon dans la France du XIX^e^ siècle*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2003, p. 15, dont le travail complète celui de A. Forrest, *Napoleon's Men. The soldiers of the Revolution and Empire*, London/New York, Hambledon & London, 2002.

impériaux, dans leur majorité peu instruits voire analphabètes, ne disposeraient pas d'un bagage conceptuel suffisant pour exprimer toute la complexité des émotions ressenties. Enfin, il faut tenir compte d'une difficulté proprement existentielle, inhérente au genre des souvenirs militaires : rendre compte de la violence infligée – à la différence de celle subie – ou de sa vie intime, en particulier sexuelle. Car le métier des armes incarnait désormais, et jusqu'en 1914, le « *paradigme de la puissance virile* »[7].

Cet article s'efforce de répondre à une telle interrogation dans une perspective sérielle, à partir du *corpus* de témoignages rassemblé pour la thèse que j'ai récemment soutenue[8]. Il en comptait 149, et vingt-sept s'y sont ajoutés depuis, soit un total de 176. La liste de la soixantaine de relations utilisées ici figure en Annexe ; pour ne pas multiplier les notes infrapaginales, les références n'indiquent que le nom de l'auteur et la page citée, entre crochets.

L'intervention dans la Péninsule, à l'origine d'une « sale guerre »

La guerre d'Espagne acquit précocement une mauvaise réputation, déjouant les efforts du régime pour occulter ou déformer les nouvelles parvenues de la Péninsule[9]. Dès l'été 1808, les commerçants français s'étaient alarmés de l'absence de leurs confrères espagnols, pourvoyeurs de matières premières et surtout des piastres indispensables pour trafiquer avec le Levant, à la foire de Beaucaire[10]. Les rapports de police de Fouché, puis de Savary, laissent transparaître la diffusion de l'inquiétude et des rancœurs suscitées par ce conflit au sein du Grand Empire.

Les rumeurs qui en étaient la cause provenaient d'abord du mouvement incessant des troupes, suite aux variations de la conjoncture politico-militaire. Ainsi, au cantonnement de Longwy, en décembre 1808 : « *le tonnerre grondait fort en Espagne ; à tous moments, il y arrivait des convois qui contaient l'aventure de ce pays et la manière qu'on y faisait la guerre* » [Page, p. 19]. Les représentants des pays neutres ou nominalement alliés de Napoléon y contribuaient également. La responsabilité majeure, cependant, en incombait au choix de l'Angleterre d'une guerre psychologique, à partir d'août 1808 et jusqu'à la fin du conflit. Elle n'hésita pas à jeter quelques milliers de libelles, dans des bouteilles, des barils ou des caisses métalliques sur les rivages de la Manche et de l'Atlantique[11]. Y figurait en bonne place la traduction du pamphlet de Cevallos, *Exposición de hechos y maquinaciones que han preparado la usurpación de la Corona de España y los medios que el Emperador de los franceses ha puesto en obra para realizarla*. Ils avaient beau être collectés et brûlés aussitôt par les autorités locales, la contre-propagande qu'ils véhiculaient ne s'en infiltrait pas moins dans des esprits désormais mieux disposés à l'égard des Anglais.

Ce conflit était le premier à relever de la seule décision de Napoléon, et il paraissait d'autant plus injuste et gratuit. L'empereur déchu reconnut lui-même, à Sainte-Hélène, combien cette décision l'avait discrédité. De fait, elle confortait l'image élaborée par la presse

[7] A. Rauch, *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 2000, p. 47.
[8] J.-M. Lafon, *Le paradoxe andalou (1808-1812). Contre-insurrection, collaboration et résistances dans le Midi de l'Espagne*, thèse sous la direction de Jules Maurin, Montpellier III, 2004.
[9] Lettre de Napoléon à Lavalette, directeur général des postes, du 21/02/1810, instituant la censure des lettres sur la frontière, *in* P. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon 1^er^*, Paris, Plon/Nourrit, 1897, II, 585, p. 14. Le phénomène était accru par l'autocensure fréquente des épistoliers, voir la lettre de Q. Poumay du 14/03/1812, in E. Fairon & H. Heuse, *Lettres de grognards*, Liège/Paris, Benard/Courville, 1936, p. 193.
[10] E. d'Hauterive, *La police secrète du Premier Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur*, Paris, Clavreuil, 1963-1964, p. 254-257.
[11] *Ibid.*, p. 313, 322, 328, 330, 342, 385, 399, 434-436 ; et pour un exemple précis, S. Vautier, « La mise en défense du littoral normand (du Cotentin à la baie d'Authie) pendant le Premier Empire », *La Révolution française : la guerre et la frontière*, M. Cubells dir., Paris, CTHS, 2000, p. 83-95, ici p. 93-95.

et les caricaturistes britanniques[12], un usurpateur mégalomane. De nombreuses marques de réprobation apparaissent jusque dans les Mémoires et laissent supposer que l'Armée d'Espagne s'en tenait à une obéissance passive [Marbot, p. 35, Naylies, p. XVI, Rocca, p. 244], même si, pour certaines, elles s'inscrivent dans le contexte de la Restauration. Pour autant, ces réticences françaises s'expliquaient autrement que par le seul guet-apens de Bayonne.

Car il fallait y voir, avant tout, la condamnation d'une guerre sans gloire ni honneurs. D'une part, l'éloignement de l'empereur, après un séjour de seulement trois mois dans la Péninsule, rendait vaine toute perspective de se distinguer sous ses yeux. « *L'armée savait bien que loin de lui point de faveurs, quelques travaux que l'on fît, à quelques dangers qu'on fût exposé* » [Guiraud, p. 75, et sentiments similaires chez Sallmard de Peyrins, p. 161, Nadaillac, 26, p. 416 et 30, p. 471, Rocca, p. 119, Curély, p. 273…]. Dès lors, l'émulation virile laissait place à la frustration et à la lassitude. De l'autre, « *l'empereur, qui craignait de donner, aux yeux de la France et de l'Europe, trop d'importance à la guerre d'Espagne, était fort avare de récompenses pour les troupes qu'il avait laissées dans ce pays : il eût trop fait connaître la résistance que ses volontés y rencontraient, s'il ne fût pas appliqué à diminuer l'éclat de nos succès* » [Girod de l'Ain, p. 120-121, *idem* pour Brémond d'Ars, p. 264].

Pour certains, c'était leur vision héroïque de la guerre elle-même qui sombrait. Un cousin éloigné de l'impératrice l'atteste, dans son *Journal*, par des phrases où l'amertume le dispute au sarcasme, et qui semblent annoncer *La mort de Danton*. « *La victoire est une déesse avide de carnage ; son laurier n'est qu'une branche de cyprès dégouttante de sang et trempée dans les larmes* » [Tascher, p. 106]. La personne de l'Empereur ne sortait pas grandie de l'intervention en Espagne. La virulence des accusations de Marmont [Marmont, p. 9-10 et 257] peut à bon droit être suspectée quant à leurs motivations, proposer des précédents justifiant son éloignement vis-à-vis d'un ancien compagnon d'armes et *in fine* sa « ragusade ». Elles n'en comportent pas moins une part de véracité, en soulignant l'éloignement de Napoléon, son incapacité à déléguer le commandement ou son refus croissant des réalités déplaisantes. Mais la désaffection se fit surtout sentir chez les officiers de santé [Jacob, p. 80] qui manifestaient l'esprit critique le plus acéré. On peut y voir l'expression de convictions méritocratiques déçues face à la dérive conservatrice du régime, et donc la persistance d'un certain idéal républicain [d'Héralde, p. 120-121, Tyrbas de Chamberet, p. 55-56].

Dans ces conditions, les multiples infortunes de la vie quotidienne ne pouvaient être compensées par les motivations symboliques, élan vers le Chef, reconnaissance de la valeur des individus et des régiments. Or, l'Espagne était un pays pauvre, particulièrement impropre à nourrir une guerre persistante, alors que l'absence de logistique inhérente aux forces impériales en faisait une obligation. Le dégoût pour la cuisine locale suscita un engouement pour les restaurateurs français [Barrès, p. 131, Noël, p. 103, Rattier, p. 326…], mais leurs tarifs étaient prohibitifs et la solde, constamment en retard, ne pouvait y suffire. Un récent officier n'hésitait pas à écrire à sa famille en novembre 1812, pour justifier ses fréquentes demandes d'argent : « *Il est bon seulement que vous sachiez que l'on ne paye pas régulièrement la solde. Je vous laisse à juger en Espagne la situation de celui qui n'a aucun secours de ses parents* » [Desjonquères, p. 196]. À partir de 1811, les vivres se feraient de plus en plus rare, amenant les Français à « *se brosser le ventre* ou *faire un long carême* » [formules argotiques récurrentes chez Scheltens, p. 36, et Page, p. 27 et 37[13]]. À moins de se contenter de divers mets peu ragoûtants, fèves jugées « *tout juste bonnes pour des cochons* »,

[12] Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, Garnier, 1961, I, p. 815-816 ; et A. Forrest, « L'Angleterre face à la France napoléonienne », *Napoléon, le monde et les Anglais. Guerre des mots et des images*, Paris, Autrement, 2004, p. 119-194.

[13] Sur l'argot en usage dans les armées impériales, voir A. Pigeard, *L'Armée de Napoléon. Organisation et vie quotidienne*, Paris, Tallandier, 2000, p. 242-262.

tripailles à peine séchées au soleil, tortues d'eau, fruits verts, glands, rats… [d'Héralde, p. 163, Fleuret, p. 69, Scheltens, p. 36, Gougeat, p. 104-106, Graindor, p. 55, Tyrbas de Chamberet, p. 122, Guitard, p. 21]. Marches et contremarches incessantes, mauvais état des routes, intempéries ruinaient des chaussures déjà peu solides. Bien loin des uniformes rutilants proposés par l'imagerie d'Épinal, les habits étaient à l'avenant : « *Le pantalon n'était ôté qu'au moment d'en avoir un autre, fait ordinairement d'un jupon de femme ou d'un manteau de religieux ou d'hidalgo* » [Scheltens, p. 32, *idem* pour d'Agoult, p. 122]. Guenilles et rapiéçages de toutes sortes annonçaient la retraite de Russie.

Un sous-officier de chasseurs ne cachait pas sa peur devant la perspective d'un séjour à l'hôpital de Madrid : « *J'y avais vu, au moment de mon départ* [mai 1812], *des camarades de régiment qui attendaient la mort, à défaut des soins qu'exigeait leur* position » [I…, p. 250]. De l'aveu des officiers de santé eux-mêmes, la plupart des hôpitaux de la Péninsule n'étaient que des mouroirs [Fenech, p. 45, et surtout Tyrbas de Chamberet, p. 98-103], infestés de vermine, ravagés par la gangrène et le typhus, du fait de la corruption de l'administration militaire. Maladies et blessures étaient à l'origine de nombre des pertes éprouvées : selon les calculs de Jacques Houdaille, elles atteignaient 52,7% (58 000 hommes sur un total de 110 000)[14].

Si l'on y ajoutait le retard récurrent de la solde, cela explique l'essor du mécontentement parmi la troupe. Malgré le silence officiel, les témoignages en révèlent des traces irréfutables : à plusieurs reprises, diverses unités affichèrent leur solidarité en refusant d'obéir à leurs officiers et de marcher au combat tant qu'ils n'auraient pas reçu leurs arriérés. Des incidents de ce genre sont attestés pour le Nord de la Péninsule, affectant le 2e Régiment de la Vistule à Saragosse, dès avril 1811 [Brandt, p. 179-181] ou des unités françaises, suisses et polonaises à Valladolid et Santa Maria de la Nieva (près de Ségovie) en janvier et février 1812 [I…, p. 190-191 et 194-198]. L'ivrognerie représenta à la fois un moyen d'évasion, couramment utilisé, et un « anesthésiant » face aux basses besognes de la pacification. La désertion, sujet tabou surtout concernant les formations *françaises*, constituait un autre symptôme de cette déréliction. Chez les rares mémorialistes à y faire allusion, la réprobation (spontanée ? obligée ?) cache mal une certaine compréhension, motivée par la situation matérielle et les persécutions incessantes de « petits chefs » tyranniques [I…, p. 209-210, 256, 262-263, 285-287, 332, Manière, p. 35-37]. Cette ambivalence sous-tend le jugement suivant, émis par un prisonnier français au sujet d'anciens compagnons d'armes : « *Nous ne les voyions pas d'un bon œil, et cependant ils nous étaient de quelque secours, quoique traîtres à la patrie. Nous aimions parler avec eux* » [Page, p. 46].

Aux fréquentes dissensions entre officiers supérieurs répondaient diverses formes d'indiscipline et de maraude. La pénurie de vivres suffisait à l'expliquer, mais il s'y ajoutait, chez les hommes de troupe, une volonté de compensation symbolique. Car cette remarque, formulée pour le camp de Boulogne, était plus appropriée encore à la conjoncture espagnole : « *Persuadés que chacun les volait, depuis le ministre jusqu'à leur sergent-major, depuis les fournisseurs de l'armée jusqu'aux paysans, les petits vols qu'ils pouvaient faire à leur tour leur semblaient une revanche très légitime* » [Montesquiou, p. 23]. D'ailleurs, l'exemple venait de haut ; nombreux étaient les généraux et les administrateurs à s'enrichir par le pillage, l'extorsion et la concussion [Lauthonnye, p. 200, Marcel, p. 86, Boyer, p. 107]. La nécessaire unité des occupants laissait place à une hétérogénéité croissante, principalement liée aux grades et aux fonctions. « *Espagne, gloire des généraux, ruine des officiers, mort du soldat* » était un slogan des plus répandus ; il s'accordait à la typologie désabusée d'un apothicaire de l'Armée du Midi : gloire et richesse pour maréchaux et généraux, gloire sans

[14] J. Houdaille, « Pertes de l'Armée de terre sous le Premier Empire d'après les registres matricules », *Population*, 27, 1972, p. 27-50.

richesse pour les officiers, richesse sans gloire pour l'administration, et ni richesse ni gloire pour les officiers de santé [Blaze, II, p. 219-226].

Enfin, et l'on y reviendra, l'Espagne présentait une résistance populaire, détestée des troupes régulières. Même si certains vétérans l'avaient déjà rencontré en Vendée, en Égypte ou en Calabre, elle fournissait un terrible contraste avec les pratiques pacifiques des habitants de l'Europe du Nord [Rocca, p. 8 et 80, Montesquiou, p. 201, Reiset, p. 263]. Car elle impliquait une « belligérance universelle », pour reprendre une formule de Miguel Artola. « *Nous sommes en horreur d'Irun à Cadix. Il est à remarquer que, dans les autres pays où nous avons porté nos armes, les femmes ont constamment été de notre côté. Ici, nous sommes détestés même des filles publiques que nous enrichissons (…) Partout ici on est aux avant-postes, car l'ennemi est partout* » [Fantin des Odoards, p. 287-288, *idem* pour Ducor, p. 116, Rattier, p. 322-323, Guiraud, p. 79 et Scheltens, p. 32]. Surtout, la répression semblait inutile, sinon nocive : la nouvelle du châtiment de l'émeute madrilène par Murat le 3 mai suscita le soulèvement de l'Espagne périphérique, non occupée. Ainsi, le jour même où elle parvint à Puerto de Santa Maria, près de Cadix, y parut le premier pamphlet visant les Français[15].

La population, victime et otage : exactions et répression

Avant même l'émeute du Dos de Mayo, la progression des troupes françaises encore « alliées » vers Madrid s'était accompagnée de divers méfaits. Aux incessantes réquisitions de vivres, fourrage, chariots, literie…, s'ajoutait la désinvolture d'une majorité de conscrits peu disciplinés et méprisants, multipliant les dommages à l'encontre des habitants [Gille, p. 39,41, 43]. La faible qualité des troupes impériales présentes dans la Péninsule jusqu'aux débuts de 1808 en était la cause : « *Ces malheureux possèdent déjà au suprême degré tous les défauts de nos anciens soldats, sans avoir une seule de leurs* qualités » [Tascher, p. 87]. Lorsque l'invasion fut manifeste, plusieurs facteurs jusqu'alors contenus par les recommandations officielles d'ordre et de discipline contribuèrent à aggraver le sort de la population, tout en exacerbant son hostilité.

La fuite, réflexe initial des habitants abandonnant en toute hâte leurs possessions, semble avoir favorisé ces tendances latentes au pillage. Toute maison désertée subissait automatiquement un pillage, et les cachettes potentielles faisaient l'objet d'une fouille minutieuse. En revanche, si la population choisissait de rester dans ses foyers, la cohabitation avec l'occupant était facilitée, et le respect des propriétés mieux assuré, grâce aux billets de logement et à l'intercession des officiers, voire des hôtes eux-mêmes [Girod de l'Ain, p. 125]. On verra dans la troisième partie que cette protection opéra par la suite à de nombreuses reprises, même si elle s'inscrit en faux contre l'image d'hostilité irrémédiable entre Français et Espagnols conférée à la Guerre dite d'Indépendance. Notons cependant qu'il y eut des villes quasiment désertées, où ne résidait plus guère que la garnison française, comme Valladolid au printemps 1811 [Broglie, p. 139-140].

Il fallait y ajouter le brusque défoulement de la soldatesque lors des sacs de villes. Après les souffrances du siège, la dureté des combats, tant sur la brèche qu'à l'intérieur même du tissu urbain[16], les conquérants bénéficiaient d'une tolérance tacite de leurs chefs pour assouvir, durant quelques jours (de trois à une semaine, en général) leurs envies de pillage, de viol voire de meurtre, aux dépens des habitants. Un tel usage passait pour normal, et il concernait jusqu'aux Corps réputés les mieux disciplinés, comme l'Armée d'Aragon aux ordres de Suchet. Une confession épistolaire le démontre, à propos du sac de Tarragone, le 28 juin 1811 : « *Ce soir même la prirent à l'escalade, en moins d'une heure elle fut pillée et*

[15] AAE, Correspondance consulaire, Cadix, 98, rapport de Le Roy du 10/05/1808.

[16] Phénomène spécifique à la Guerre d'Espagne, par opposition à la tradition poliorcétique codifiée par Vauban et ses émules, *cf.* J. V. Herrero Pérez, « La guerra de fortaleza en el periodo napoleónico (1795-1815) », *Revista de Historia Militar*, 91, 2001, p. 129-158.

ravagée, les paysants (sic) *femmes et enfants furent massacrés. (…) Cet* (sic) *impossible mon cher père de pouvoir vous détailler le massacre qu'on fit ce jour-là, dans la ville* » [Gély, p. 130]. Un Espagnol renchérissait, affirmant que les Français « *furent plus bestiaux que les bêtes elles-mêmes* » [Anonyme, p. 57].

En fait, joua surtout la révélation de l'athéisme, bravache ou inconscient, qui dirigeait le comportement de nombreux militaires napoléoniens. Divers actes furent jugés comme autant de blasphèmes ou de profanations. Refuser de s'incliner devant une procession, occuper couvents et églises, au prétexte de leur solidité, pour en faire des casernements et des postes fortifiés, ou pis encore, des loges maçonniques [Mendoza y Rico, p. 177], utiliser des confessionnaux en guise de guérites [Bauyn de Perreuse, p. 13], autant de décisions qui suscitaient le scandale. De même pour l'enlèvement des cloches [Rattier, p. 323] et surtout le pillage des biens du clergé, notamment de l'orfèvrerie servant au culte, qui servit de thème mobilisateur pour les autorités insurgées, ainsi que de moyen de pression sur l'Église, afin d'obtenir la garde de richesses servant à financer l'effort de guerre[17], en attendant l'afflux des piastres coloniales. Le choix des occupants d'exposer les cadavres mutilés des « *brigands* » à proximité des lieux de leurs méfaits allait à l'encontre de l'attachement de la religion catholique à la sépulture et à l'intégrité des corps, en vue du Jugement dernier [d'Abrantès, I, p. 74]. Ce fut le cas à Pampelune, en octobre 1809 : « *À cette vue* [trois habitants pendus pour avoir fabriqué des cartouches] *les Espagnols se lamentaient, adressant au ciel leurs prières pour le repos de l'âme de leurs malheureux compatriotes* » [I…, p. 2].

Mais le tournant décisif intervint lors de la retraite française, précipitée, vers le Nord qui suivit l'annonce de la capitulation des généraux Dupont et Vedel à Baylen (19/07/1808). Dès lors, se développa une confusion des différentes formes de violence apparues au début du conflit et particulièrement flagrantes dans la Manche et l'Andalousie. La conception française, focalisée sur la prédation et une certaine « pédagogie » souvent anticléricale avec la volonté de l'Empereur de faire un « exemple », laissa la place à l'espagnole. Cette dernière exigeait désormais l'éradication d'un Ennemi stéréotypé et diabolisé[18]. Les captifs de Baylen furent sans doute parmi les premiers à le ressentir durant leur périlleux transfert jusqu'à la baie de Cadix : « *toute la population se précipitait sur nous, les hommes nous frappant, les femmes nous crachant au visage, les enfants nous criant des injures, comme s'ils eussent vu, dans chacun de nous, un ennemi personnel* » [Muralt, p. 338]. Cependant, si la religion tint un rôle déterminant dans la conjoncture très particulière de 1808, je pense que son influence décrut par la suite, alors même que les autorités insurgées, la Junte Centrale en premier lieu, s'efforçaient de promouvoir une guerre sainte.

De leur côté, les troupes impériales laissèrent libre cours à leur désarroi et à leur frustration, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter, dans une volonté manifeste de dévastation. « *Le résultat le plus clair était toujours une perte quadruple pour les habitants du pays, partout on mettait le feu aux tas de blé non battus, partout on incendiait les villages (…)* » [Clermont-Tonnerre, p. 115-116, *idem* pour L. Dufour, p. 122-123]. Divers exemples montrèrent la persistance de ces pratiques, comme la mutilation gratuite de troupeaux de moutons, aussi barbare que stupide [Marcel, p. 65]. Des actes relevant de la maraude, comme les viols[19], furent également marqués par cette radicalisation. Il ne s'agissait plus seulement d'assouvir ses instincts sexuels ou d'humilier et d'avilir les victimes, mais de les anéantir, au sens littéral. On en connaît plusieurs exemples, des deux bords. Lors du sac de Molinos,

[17] AHCCM, 231, 3, lettre de F. de Saavedra à l'évêque de Malaga, du 04/08/1809, accompagnant l'ordre de transfert de la plupart des objets du culte à Séville.

[18] Je renvoie sur ce point à mon article « La première campagne d'Andalousie (mai - juillet 1808). Violences confrontées, exacerbées, enfouies », *Revue Historique des Armées*, 2, 2005, p. 30-49.

[19] Voir J.-M. Lafon, « Les violences sexuelles en Espagne (1808-1814) : ce que révèlent les témoignages », à paraître dans le *Bulletin Hispanique*, 2005.

décidé par le général Roguet, le narrateur remarqua deux cadavres outragés, le père immergé dans une jarre d'huile près de sa « *malheureuse fille* [qui] *avait passé par bien des mains avant de mourir* » [Scheltens, p. 35]. Pour sa part, un autre fantassin impérial achevait ainsi sa description du massacre d'un détachement français en Estrémadure, « *Jusqu'aux cantinières du régiment à qui on avait mis des cartouches à leur virginité et qu'on avait fait sauter en cet état* » [Lavaux, p. 151].

Dans certaines zones, les belligérants purent même aller jusqu'à une politique délibérée de « terre brûlée ». Ce fut le cas pour l'Estrémadure, région traditionnellement pauvre (son agriculture étant menacée par l'emprise foncière de la Mesta) et dont la partie entre Tage et Guadiana fut sans cesse ravagée[20], dès 1808, afin de fournir un glacis défensif tant au Portugal tenu par les forces anglaises qu'à l'Andalousie où s'était réfugiée la Junte Centrale, suite à l'intervention personnelle de Napoléon en Espagne. La place névralgique de Badajoz était ainsi dépourvue de tout, et sa garnison française dépendait entièrement des fournitures de vivres et de matériel de l'Andalousie occupée, comme le souligna le maréchal Soult à son gouverneur[21].

La politique de répression promue par les autorités militaires françaises visait à canaliser et systématiser à la fois ces pratiques, dans le but affiché d'obtenir la soumission du pays. En fait, il faudrait plutôt parler de secteurs, car il n'y eut que très rarement des opérations combinées sur plusieurs provinces, faute de coopération entre chefs d'Armée ou gouverneurs de provinces. Certains recours se retrouvent cependant à l'échelle de la Péninsule, à l'instar du déboisement des alentours des routes, attesté en Andalousie [Bouillé, p. 502] et dans les Provinces Basques [Rocca, p. 378]. Ils sont hérités d'un savoir théorique (notamment les nombreux *Traités sur la petite guerre* publiés dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle), de l'expérience préalable de « guerres populaires » (Vendée, lutte contre les Barbets piémontais, Calabre…), ou relèvent du clientélisme militaire. Enfin, elle s'inscrivait en règle générale contre le pouvoir nominal du roi Joseph, suspecté de modération sinon d'incompétence, et refusait notamment l'idée d'une justice civile indépendante, incarnée par les Juntes Criminelles Extraordinaires.

Elle reposait sur la prise de conscience, plus ou moins approfondie, que se rallier la population civile représentait un enjeu essentiel du conflit[22]. Du fait des circonstances matérielles mais aussi d'un « déficit » intellectuel, on en tira surtout des conséquences négatives, impliquant l'usage de la coercition. Dans les zones soumises, on s'efforçait de contrôler la population, au moyen de cartes de sûreté délivrées par les autorités, payantes, et portant le signalement détaillé de leurs propriétaires. Les notables (alcades, prêtres, le cas échéant corregidors) furent fréquemment pris comme otages, en cas d'infractions de leurs administrés et surtout de retard dans le versement des contributions ordinaires [Morin, p. 19-20 , I…, p. 134] ; ils étaient alors généralement transférés dans la prison du chef-lieu. Pour châtier la fuite des jeunes gens ou la complicité (même passive) avec la guérilla, on eut recours au système des contributions extraordinaires, directement prélevées par l'Armée, grâce au logement payant de garnisaires et à diverses formes d'intimidation [Fleuret à Ubeda, p. 65, Page pour Morón de la Frontera, p. 32, I…, p. 134-135 à Piedrahita]. Pour éviter ce risque, les municipalités concernées étaient contraintes de satisfaire les exigences de

[20] F. Ayala Vicente, « La Guerra de la Independencia en Extremadura », *Militaria*, 15, 2001, p. 53-60, p. 58-59.

[21] AN, 402 AP [Archives Soult-Mornay] 49, lettre de Soult au général Philippon du 04/11/1811 : « *tout ce que la garnison de Badajoz consomme, je suis obligé de l'envoyer de Séville ou de Cordoue* ». Affirmation confirmée par un décret de J. de Sanz du 04/12/1811 sur l'envoi de 300 ovins à Cordoue, à conduire vers cette ville avant le 06/01/1812, AMC, XVIII, C 1606. Il indiquait la quote-part des diverses municipalités affectées (15 moutons pour Lucena, 10 pour Baena comme pour Rambla, 6 pour Pedro Abad, 5 pour Zuheros et pour Luque…).

[22] Pour un exemple de pratiques innovantes, voir J.-M. Lafon, « Contre-guérilla ou contre-insurrection ? La politique de pacification de Soult en Andalousie (1810-1812) », *Ocupació i Resistència a la Guerra del Francès*, congreso de Barcelona, 5-8 octubre 2005 (sous presse).

l'occupant, d'où le taux élevé de perception de cette taxe. Je l'ai démontré pour les préfectures méridionales, tout en soulignant pourquoi un tel recours ne pouvait être généralisé[23]. L'ensemble de ces mesures rappelait pour certains les mesures extrêmes prises sous la Terreur. L'un d'eux, commentant les diverses ordonnances prises par Bessières durant les premiers mois de 1811 dans le 6e gouvernement (Palencia, Valladolid, León, Toro et Zamora) au nom du maintien de l'ordre, les qualifiait de « *textes odieux, où l'on reconnaîtrait plus volontiers le langage d'un terroriste en mission dans la Vendée que celui d'un maréchal de France parlant au nom du Code civil et du Concordat* » [Broglie, p. 149].

Mais le pire survenait dans les foyers privilégiés de la guérilla, zones enclavées et de micropropriété (Sierras…). Des colonnes mobiles, entre 100 et 200 hommes, comprenant souvent guides autochtones et artillerie de montagne, les parcouraient régulièrement afin d'empêcher « l'enkystement » de la résistance. Chacune de ces expéditions se soldait par une série de massacres et d'incendies. Trois récits permettent de saisir le traumatisme durable des hommes affectés à cette tâche, presque indicible encore au moment de la rédaction, ceux du sergent Lavaux et du capitaine Ballue concernant la Serranía de Ronda, et celui du grenadier Scheltens, à la localisation plus aléatoire (Vieille Castille). « *J'ai vu bien des choses en Espagne, que je n'oserais jamais écrire ; personne ne voudrait les croire, et pourtant ce serait la vérité. Rarement on fit des prisonniers* » [Scheltens, p. 32]. « *Il est impossible de rappeler toutes les atrocités auxquelles on se livrait dans ces montagnes. Cela ferait trembler les plus hardis* » [Lavaux, p. 155) ; « *S'il me fallait détailler tous les villages que nous avons pillé et brûlé, je n'en finirai point. Je me borne à dire que pendant six semaines consécutives, journellement, nous ne faisions que piller et brûler* » [*Ibid.*, p. 159].

Se décèle donc bien, à travers ces remords lancinants, le franchissement d'un seuil de violence, obtenu par la contrainte de la hiérarchie, la pression du groupe (favorisée par l'esprit de corps et la volonté de venger les camarades tombés), l'usage répété d'alcool et, de façon incontestable, une représentation de l'Ennemi diabolisé et/ou déshumanisé. Ainsi, les Serranos sont régulièrement traités de « sauvages, barbares, Moresques ou fanatiques » [Ballue, p. 362, d'Héralde, p. 137, Rocca, p. 188 et 195-196[24]] et exécutés sans pitié, en cas de capture [Mendoza y Rico, p. 141-142]. Peut-on, pour autant, en généraliser la portée ?

Images de l'Ennemi et de Soi : les limites de la diabolisation et de l'identification

Pour Abel Poitrineau, « *les soldats de l'Empire ont bonne conscience, ne sont ni des cyniques, ni des soudards armés, sanguinaires ou sadiques. Leurs écrits nous montrent des hommes "sensibles" et souvent de bonne volonté ; pour eux la guerre est le "fardeau de l'homme français" si l'on peut dire* »[25]. Par ailleurs, on ignore toujours s'il y eut un « bourrage de crâne » officiel à l'encontre des Espagnols. L'édition intégrale en cours de la *Correspondance de Napoléon*[26] devrait permettre de pallier les éventuels « oublis » de celle réalisée sous le Second Empire. Cependant, diverses présomptions inclinent en faveur de la négative ; certaines des estampes anglaises du temps sont ainsi beaucoup plus féroces envers les insurgés ou leur caution morale, la famille royale, que les images françaises généralement aseptisées[27]. De même, l'opéra impérial, vecteur de propagande et important baromètre de

[23] J.-M. Lafon, *Le paradoxe andalou…*, *op. cit.*, p. 531-532.

[24] Également AN, AP 402 46, lettre du général Maransin (chargé de la première campagne de répression) à Soult du 07/05/1810 : « *On est ici plus barbare qu'en Afrique* », ou 48, notes de Brun de Villeret sur l'Armée du Midi (avril 1811) : « *population féroce (…) qu'il serait plus aisé d'exterminer que de soumettre* ».

[25] A. Poitrineau, « Fonctionnarisme militaire ou catharsis guerrière ? Les facettes de la Gloire au temps de la Grande Nation, d'après les actes et les écrits des soldats de l'Empire », *La Bataille, l'Armée, la Gloire 1745-1871*, P. Viallaneix & J. Ehrard dir., PU de Clermont-Ferrand, 1985, p. 209-220, p. 212.

[26] Réalisée par les soins de la Fondation Napoléon, 2 volumes parus (1784-1799) chez Fayard en 2004-2005.

[27] Voir C. Dérozier, *La guerre d'indépendance espagnole à travers l'estampe*, Paris, Champion, 1976, II, p. 559-560, 562, 569 et 591.

l'opinion publique, brossait des portraits pour le moins ambivalents des Espagnols[28]. On y prônait l'union des deux peuples, autour d'un héros civilisateur…

Pour autant, il est indéniable que la confrontation des mémorialistes avec les Espagnols suscita des ethnotypes très négatifs[29]. Et même si certains affectèrent d'y voir des préjugés, en soulignant la diversité des comportements provinciaux, cela ne se fit qu'au prix de nouveaux stéréotypes, le Valencien cruel et sournois, l'Andalou feignant et fanfaron… [D'Abrantès, I, p. 77-81]. En fait, dès 1807, traverser la Bidassoa signifiait pour beaucoup d'entre eux pénétrer dans un univers exotique, contenant de nombreux indices d'arriération, et potentiellement dangereux. Ils soulignaient la saleté (poux et punaises foisonnant), la pauvreté, le manque de confort domestique (absence de cheminées et cuisine jugée détestable), et les lacunes des infrastructures publiques, pour l'éclairage des rues, le pavage des routes ou l'inexistence des égouts [Tascher, p. 64, Paulin, p. 113…]. Certes, cette impression immédiate reproduisait souvent les préjugés des voyageurs européens du siècle des Lumières[30], mais ce regard extérieur n'était pas exclusivement péjoratif, certains étant bien en peine de retrouver leurs souvenirs de lecture pittoresques [Brandt, p. 12-13]. Cela seul attestait des difficultés à alléguer une « légende noire » monolithique[31] imprégnant les esprits des militaires impériaux, même si certains y recoururent pour stigmatiser la cruauté ibérique, avec force allusions à la conquête de l'Amérique et à l'Inquisition [Fée, p. 283, Marcel, p. 38…].

Certes, il y a bien, chez certains, une conviction manifeste d'incarner, en tant que Français (ou citoyen du Grand Empire), Progrès et Civilisation, confirmant la pertinence des analyses de divers historiens anglo-saxons[32]. Donnons quelques exemples de cet ethnocentrisme aussi candide que résolu : « *On peut même affirmer que c'est aux relations qu'ils ont eu avec les militaires français que les Espagnols de ces contrées* [le littoral andalou] *sont relevables des progrès de leur civilisation* » [Blaze, I, p. 313, *idem* II, p. 389]. Parfois, ils recourent ouvertement à l'invective, les Espagnols étant qualifiés de « *sauvages, cruels, maudits…* » ; leurs femmes sont dépeintes comme autant de furies sanguinaires. L'influence des théories rousseauistes aboutit à des conclusions dérangeantes, mettant en relief leur nature anormale. « *Une chose digne encore d'être observée, c'est le degré de corruption auquel les Espagnols étaient parvenus dans le sein de la barbarie même, et sans y être conduits comme les autres peuples par le perfectionnement de la civilisation* » [Clermont-Tonnerre, p. 458, et déjà jugement similaire sur les Calabrais pour Bouillé, p. 29]. Faut-il alors juger l'impérialisme napoléonien comme culturel et racial, à la suite de John Lawrence Tone, lui-même inspiré par les partisans du « génocide vendéen »[33] ?

Ce n'est pas si simple, car la perception française est moins univoque qu'on ne l'a longtemps affirmé. En premier lieu, des termes similaires étaient employés par l'administration impériale pour flétrir les populations de départements (Gers, Corrèze,

[28] *Cf.* J. Joly, « Les ambiguïtés de la guerre napoléonienne dans *Fernand Cortez* de Spontini », *La Bataille, l'Armée, la Gloire*, *op. cit.*, I, p. 239-255, et D. Chaillou, *Napoléon et l'opéra. La politique sur la scène (1810-1815)*, Paris, Fayard, 2004, p. 275-276.

[29] *Cf.* J.-R. Aymes, « La Guerra de la Independencia en la literatura testimonial francesa », *La Guerra de la Independencia. Estudios*, J. A. Armillas Vicente dir., Zaragoza, Instituto Fernando el Católico, 2001, I, p. 15-33.

[30] *Cf.* I. Herrero & J.-M. Goulemot, « Relatos de viajes e imagenes franceses de España », *La Historia de España en la literatura francesa. Una fascinación…*, M. Boixareu & R. Lefère dir., Madrid, Castalia, 2002, p. 303-326.

[31] Pour une discussion salutaire de ce concept, voir R. García Carcel, *La leyenda negra. Historia y opinión*, Madrid, Alianza Editorial, 1998 (1992).

[32] Notamment S. J. Woolf, « French Civilisation and Ethnicity in the Napoleonic Empire », *Past & Present*, 124, 1989, p. 96-120; ou M. Broers, « Cultural Imperialism in an European Context. Political Culture and Cultural Politics in Napoleonic Italy », *Past & Present*, 170, 2001, p. 152-180.

[33] J. L. Tone, *La guerrilla española y la derrota de Napoleón*, Madrid, Alianza Editorial, 1999, p. 265-270.

Ariège…) rétives face à l'emprise accrue de l'État[34], ce qui diminuait fortement leur dimension raciale. Ensuite, les jugements reflètent la personnalité de leurs auteurs, leur vision du monde, et sont susceptibles d'évoluer. Plusieurs n'hésitèrent pas à afficher leurs sympathies pour la cause insurgée, rejetant l'accusation de fourberie attachée à la guérilla [Fée, p. 280, Percy, p. 444, Grivel, p. 234, d'Agoult, p. 114…]. Cette attitude est à relier, au moins partiellement, pour moi, aux relations d'hospitalité mêlant services, soins et protection réciproques, l'intimité forcée finissant par susciter une réelle amitié. Embellissement dû à l'écoulement du temps, jusqu'à la rédaction ? Volonté de mettre en avant leur singularité au sein d'un conflit « anormal » ? Ces facteurs purent sans doute jouer, mais il n'en reste pas moins que beaucoup de Français en gardèrent un souvenir ému, entretenu par une correspondance ou des visites ultérieures (notamment en 1823 !).

Parmi eux, l'on trouve Rocca soigné et protégé par ses hôtes de Ronda [p. 237-240], Fenech sauvé d'une grave maladie grâce à un chanoine et à sa nièce [p. 46], Gille établissant des liens avec le marchand Sebastian Romanez de Medina del Rio Seco, Nadaillac choyé à Ubeda par les de Medinilla [p. 479-480], des membres d'un régiment de chasseurs fêtés par leur « famille d'accueil » de Stellia à leur retour d'expédition [I…, p. 110-111]. « *Quoiqu'ils eussent voué dans ces temps de malheur, une haine mortelle à la nation française, ils n'en remarquaient pas moins ceux d'entre nous auxquels ils avaient reconnu des qualités ou des vertus ; ceux-ci acquéraient dès lors des droits à leur estime, et souvent à leur affection* » [Limouzin, p. 13]. Ces relations privées amicales passaient, auprès des officiers français, pour un gage de courtoisie et d'honneur ; « *si un officier n'était pas bien avec ses hôtes, sa réputation de savoir-vivre en souffrait parmi nous, à moins qu'il ne fût démontré qu'il avait affaire à des butors* » [Grivel, p. 234, alors à Sanlucar de Barrameda]. Elles s'inscrivaient d'ailleurs dans une longue tradition nobiliaire.

Elles sont même attestées par des Espagnols, comme le jeune Matias Calvo (pourtant futur guérillero) décrivant l'intimité entre son père, médecin à Los Monegros (Aragon) et le commandant de la garnison qu'il a guéri d'une affection chronique. « *Depuis ce jour, nous l'avions tous les jours à la maison à la fin des repas, puisqu'il ne semblait rien apprécier plus que les discussions avec mon père* [en latin]. *(…) Quand il arrivait des troupes, aussitôt il envoyait chez nous une garde pour que personne n'y entre ou ne nous moleste de la moindre manière* » [Calvo, p. 89-90]. Plutôt que la règle, *Le silence de la mer* aurait-il été l'exception dans l'Espagne occupée ? Il existe pourtant plusieurs récits de cohabitations difficiles [Fantin des Odoards, p. 255], et chez certains de ceux bien accueillis par les Espagnols, subsiste une défiance qui semble irréductible [Daleki, p. 57 et 60].

De l'autre côté, il ne faut pas se leurrer sur l'essor considérable de la paralittérature occasionnée par le conflit. On y a souvent discerné la naissance d'un sentiment national espagnol, venu des couches inférieures de la société avec l'appui de quelques intellectuels. Pour ma part, j'estime qu'elle exprimait avant tout la vision des élites insurgées et répondait à deux besoins essentiels. Avant tout, il s'agissait de fabriquer de la chair à baïonnettes, face à une population devenue très vite hostile à toute idée de mobilisation générale (y compris au sein de structures censées correspondre à ses aspirations localistes, comme les *somatenes* catalans). D'où les efforts constants pour ridiculiser l'ennemi ou minimiser sa puissance, proposer divers plans de défense ou d'action, le plus souvent chimériques mais avalisés par la Junte Centrale[35]. Par ailleurs, l'auteur y mettait en avant ses services, dans l'attente d'une récompense, ou réglait ses comptes avec ennemis privés ou adversaires politiques.

[34] *Cf.* A. Crépin, « À l'épreuve des réalités locales : les préfets théoriciens et maîtres d'œuvre de la conscription (Consulat, Empire, monarchies censitaires) », *Les préfets, leur rôle, leur action dans le domaine de la défense*, M. Vaïsse dir., Bruxelles, Bruylant, 2001, p. 27-46, p. 40.
[35] *Cf.* J.-M. Lafon, *Le paradoxe andalou…*, *op. cit.*, p. 186-191.

Car la résistance fut loin d'être aussi unanime. Mettons à part les indécis et les indifférents, sans doute très nombreux, dont l'existence fut attestée par de nombreux militaires britanniques, rapidement désillusionnés sur l'ampleur du mouvement insurrectionnel ; Charles J. Esdaile l'a suffisamment démontré dans son dernier ouvrage[36]. Il faut aussi tenir compte d'une collaboration trop longtemps sous-estimée, pour d'évidentes raisons nationalistes, mais aussi parce qu'elle fut étudiée sur le seul plan idéologique, en se focalisant sur certaines catégories sociales (intellectuels, clergé, ou plus récemment personnel scientifique). Je me suis efforcé de souligner, en revanche, dans les chapitres IV et V de ma thèse, ses dimensions militaire et économique à travers l'étude des *afrancesados* méridionaux.

De fait, la conception de la Nation laissait sans doute beaucoup à désirer chez les insurgés. On peut même soutenir, sans paradoxe, que le véritable nationalisme, supposant un État centralisateur et uniformisateur, fut essentiellement promu par le roi Joseph et son cénacle d'intellectuels *afrancesados*. Un voyageur britannique confessa sa surprise à l'issue de plusieurs discussions avec des notables méridionaux [W. Jacob, p. 346-347 et 360]. Pour ces derniers, il n'existait visiblement pas d'Espagnols, mais des Catalans, des Castillans, des Valenciens…, chacun devant se consacrer à la défense de leur région. Or, il existait entre les différents provinciaux des tensions et des rancœurs latentes, qui furent réveillées par la conjoncture, en particulier les rivalités entre Juntes provinciales et locales. Ainsi, la prompte soumission des Andalous au printemps de 1810 fut très mal jugée par les autres habitants de la Péninsule, la diffusion de libelles injurieux et « racistes » à l'encontre des méridionaux l'atteste [Palomar, p. 38[37]]. Dès lors, point de coopération ni de stratégie planifiée, mais la multiplication de réflexes fédéralistes et particularistes.

En outre, les notables interrogés par Jacob ne concevaient la résistance qu'à l'échelle locale, au nom d'un patriotisme de clocher exacerbé. Cette attitude est également flagrante chez un hobereau des Alpujarras, qui associait manifestement la trahison d'un « renégat », Martin de Llanos, à sa nature de « horsain » [Moral Villalobos, p. 93]. Même un prestigieux guérillero tel que Francisco Espoz y Mina trahissait dans ses *Mémoires*, pourtant publiées en 1850, une défiance très nette à l'égard des volontaires autre que Navarrais qu'il dut enrôler. Il les voyait comme autant de brigands et de traîtres potentiels. La suprématie des cadres navarrais dans sa *partida* fut très mal ressentie par Basques, Aragonais et Catalans, et elle joua sans doute un rôle crucial dans l'échec de son pronunciamiento libéral à Pampelune, le 26 septembre 1814 [Calvo, p. 137-138].

Conclusion

Certes, cette étude recèle un déséquilibre manifeste pour la nationalité des mémorialistes analysés (55 Français ou membres de la Grande Armée, contre 5 Espagnols et 1 Anglais), mais cela relève d'un choix, en accord avec la problématique retenue. Il faut avouer également que le cloisonnement des bibliographies nationales persiste encore, concernant au-delà des archives, les sources imprimées, d'où l'intérêt d'une bibliographie critique de l'ensemble des mémoires européens consacrés à la Guerre d'Espagne, que j'ai l'intention de mener à bien avec le concours de divers spécialistes. D'autre part, si la Guerre d'Espagne, et de façon générale, le Premier Empire, ont marqué un essor considérable des autobiographies (au moins pour la France et l'Espagne), ce flux de relations prit des formes diverses, liées à leur contexte. La plupart des mémoires britanniques, par exemple, se focalisent sur le Portugal et la « grande guerre » menée par Wellington, d'où leur faible représentation ici.

[36] C. J. Esdaile, *Fighting Napoleon. Guerrillas, Bandits and Adventurers in Spain, 1808-1814*, New Haven & London, Yale University Press, 2004.

[37] Même si ce témoignage aux accents patriotiques appuyés était en fait l'œuvre d'un collaborateur notoire, *cf.* G. Dufour, « Journaux intimes et mémoires en Espagne (milieu XVIII - milieu XIX^{e} siècle), *Bulletin Hispanique*, 2, 2002, p. 811-828, p. 818-819.

À l'évidence, ce travail pose le problème de l'utilisation de ces mémoires par l'historien : que peut-il en faire[38] ? De fait, deux démarches sont possibles : s'en tenir à un seul document, l'approfondir et l'enrichir de données extérieures, dans l'optique d'une monographie, ou procéder à une cueillette et à une accumulation de textes, avec la nécessité d'en dégager des axes structurants[39]. C'est la seconde que j'ai pratiquée ici. Encore implique-t-elle des précautions supplémentaires : la palette des horizons socio-professionnels, des grades, des armes des mémorialistes doit être la plus étendue possible, de même que pour les opinions professées. Je ne vois guère l'intérêt, par exemple, d'étudier l'action de Soult en Espagne à partir de ses *Mémoires*, seulement appuyées par les récits de ses principaux aides de camp, Saint-Chamans et Brun de Villeret[40], surtout si l'on tient leurs affirmations pour parole d'Évangile. Or, le panel de témoins retenu échappe à cet écueil, en étant suffisamment représentatif, bien que leur nécessaire alphabétisation implique un seuil culturel. On y trouve des paysans et petits artisans (Page, Daleki, Fleuret…), des bourgeois enrichis par le négoce (Guiraud) ou la pratique d'activités libérales (Mendoza y Rico), même si les nobles sont très présents du fait de leur vocation guerrière retrouvée dans la société militarisée du Premier Empire (14, soit 25,4%, en tenant compte des seuls Impériaux).

Reste une question en suspens, celle de la véracité de ces témoins, donc de la fiabilité de leurs récits, par rapport aux matériaux traditionnels de l'historien que sont les archives. Pour autant, il ne faut pas se leurrer, ces dernières procèdent tout autant par sélection et orientation des faits, en s'inscrivant au cœur d'un réseau de pouvoirs. En revanche, les témoignages, par leur variété d'approches (« touristique », ethnologique, événementielle, émotionnelle…) semblent davantage en mesure de restituer une réalité complexe et mouvante, le « *grand serpent Vita aux écailles multicolores* » (F. Nietzsche). En l'occurrence, ils nous permettent de mieux appréhender un aspect encore largement méconnu du conflit, l'impact de la guerre sur la vie quotidienne de la population[41] et des occupants. Au carrefour de l'histoire politique, militaire, sociale et culturelle, elle offre diverses perspective d'analyse : préjugés et stéréotypes réciproques, rôle et ampleur de la propagande, violences subies et données, facteurs et modalités de l'engagement… À travers le panel sélectionné transparaît une vision moins figée de la Guerre d'Espagne.

Ainsi, la propagande fut loin d'être aussi prégnante, même dans le camp insurgé, où l'on peut soupçonner qu'elle servit, au moins en partie, de « cache-misère ». En règle générale, la résistance fut loin d'être l'option majoritaire, et elle répondit aux exactions françaises davantage qu'elle n'exprima un choix politique conscient ou un sursaut national. Par ailleurs, le terme de « brigands », seul retenu par les occupants, correspondait à une certaine réalité, notamment dans le Midi de l'Espagne. Francisco Luis Díaz Torrejón a d'ailleurs inventé, à cet égard, le concept de « guérillero à double visage », à la fois patriote et brigand[42] ; reste que la seconde activité fut sans doute prédominante et favorisa les desseins de Soult, en lui ralliant les notables méridionaux. On ne peut donc que fournir une réponse

[38] *Sociétés et Représentations*, 13, 2002, dossier *Histoires et archives de soi*, p. 201-206.
[39] J.-P. Bardet, « Les sources autobiographiques », *Personnages et caractères XV^e^-XX^e^ siècle*, E. Le Roy Ladurie dir., Paris, PUF, 2004, p. 459-463.
[40] D. Pacaud, « Soult et l'Espagne », *Revue du Tarn*, 195, 2004, p. 421-442.
[41] Ce dont témoigne une bibliographie embryonnaire : M. Moreno Alonso, *Los Españoles durante la Guerra de la Independencia: la vida cotidiana en la vorágine*, Málaga, Algazara, 1997; *Conflicto y sociedad civil: la mujer en la guerra. Actas de las IV Jornadas sobre la batalla de Bailén y la España contemporánea*, F. Acosta Ramírez dir., Ayuntamiento de Bailén/Universidad de Jaén, 2004; et *Conflicto y sociedad civil en la España napoleónica. Actas de las V Jornadas sobre la batalla de Bailén y la España contemporánea*. Il faut y ajouter la thèse de J. Aragón Gómez, *La vida cotidiana durante la Guerra de la Independencia en la provincia de Cádiz*, soutenue fin décembre 2003 à l'Université de Cadix.
[42] *Cf.* notamment *Guerrilla, contraguerrilla y delincuencia en la Andalucía napoleónica (1810-1812)*, Lucena, Fundación para el Desarrollo de los Pueblos de la Ruta del Tempranillo, 2004-2005, 3 vol.

nuancée, aux antipodes d'une définition monolithique du conflit comme « guerre totale »[43]. Il y eut bien des tentatives en ce sens, mais circonscrites et la plupart du temps désavouées ou inabouties, pour diverses raisons.

De même, les conséquences du conflit sur les esprits, une fois la paix restaurée, furent inégales. L'engagement politique des vétérans napoléoniens semble moindre que ne l'a affirmé la légende impériale[44]. En revanche, l'Espagne s'engagea bien dans une phase - inédite depuis 1714 - de violence politique durable, marquée par *pronunciamentos*, brigandage, répression policière et guerres civiles. En l'occurrence, le concept de « brutalisation », forgé par George L. Mosse à propos de l'Allemagne de Weimar[45] et dont certains historiens tendent à faire une grille de lecture adaptable à n'importe quel conflit, peut sembler approprié, à cette importante nuance près qu'il s'applique cette fois aux vainqueurs et exclut donc frustrations et humiliations, bouillon de culture des partis et des solutions extrémistes…

Abréviations :
AN : Archives Nationales (Paris)
AAE : Archives des Affaires Étrangères (Quai d'Orsay).
AHCCM: *Archivo Histórico del Cabildo Catedralicio de Málaga*
AMC: *Archivo Municipal de Córdoba*

Jean-Marc Lafon
Agrégé et docteur en Histoire
(UMR 5609, Montpellier III)
jean-marc.lafon@univ-montp3.fr

[43] *Cf.* C. Almuiña Fernández, « Formas de resistencia frente a los Franceses. El concepto de guerra total », *Repercusiones de la Revolución Francesa en España*, Madrid, Universidad Complutense, 1990, p. 453-471.
[44] N. Petiteau, *Lendemains d'Empire…*, *op. cit.*, p. 281-297.
[45] G. L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999, p. 181-206.

Annexe

- ANONYME, *Tarragona sacrificada en sus intereses y vidas por la independencia de la nación y libertad de su cautivo monarca Fernando séptimo. Relación de los sucesos más memorables ocurridos en esta ciudad durante la última guerra defensiva contra la invasión del tirano del siglo XIX Napoleón Bonaparte. Le escribía en el año 1816 una victima escapada del furor de los Bárbaros, testigo ocular de sus atrocidades en el día de su entrada e inmediatos*, Tarragona, Puigrubi, 1816, 82 p.
- ABRANTÈS, Laure Junot (duchesse d'), *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal, de 1808 à 1811*, Paris, Ollivier, 1837, 2 vol., 338 et 384 p.
- D'AGOULT, Charles Louis Constance, *Mémoires du colonel comte…*, édités par Charles de Saint-Priest d'Urgel, Paris, Mercure de France, 2001, 288 p.
- BALLUE, Pierre, « Mémoires du capitaine… Récits de ses campagnes à la Grande Armée rédigés pendant sa captivité en Angleterre », *Bulletin de la société archéologique de Touraine*, 38, 1963, p. 351-365.
- BARRÈS, Jean-Baptiste Auguste, *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, Pais, Livre à la Carte, 1997, 327 p. (1ère édition 1923).
- BAUYN de PERREUSE, Antoine Louis René Prosper, « Souvenirs d'un lieutenant d'artillerie. Campagne du Portugal (1810-1811), *Du Tage à Cabrera*, Paris, Teissèdre, 1999, p. 11-59 (1ère parution 1899).
- BLAZE, Sébastien, *Mémoires d'un apothicaire sur l'Espagne pendant la guerre de 1808 à 1814*, Paris, Ladvocat, 1823, 2 vol., 447 et 400 p.
- BOUILLÉ, Louis Joseph Amour de, *Souvenirs et fragments pour servir aux mémoires de ma vie et de mon temps*, publiés par P. L. de Kermaingant, Paris, A. Picard, 1911, III, 625 p.
- BOYER, Pierre François Xavier, *Historique de ma vie*, présenté par Jacqueline Le Gallic-Holleaux & Didier Paineau, Paris, La Vouivre, 1999, I, 240 p.
- BRANDT, Heinrich von, *Souvenirs d'un officier polonais. Scènes de la vie militaire en Espagne et en Russie (1808-1812)*, Paris, G. Charpentier, 1877, 352 p. (1ère édition, Berlin, 1868-1869).
- BRÉMOND D'ARS, Théophile Charles, *Historique du 21e régiment de chasseurs à cheval, 1792-1815. Souvenirs militaires*, présentés par son fils Anatole, Paris, Champion, 1903, 350 p.
- BROGLIE, Achille Charles Léonce de, *Souvenirs, 1785-1870*, Paris, Calmann-Lévy, 1886, I, 391 p.
- CALVO, Matías, *Manuscrito. Memorias de un monegrino durante la Guerra de la Independencia*, présentées par Juan José Marcen Létosa, Huesca, Mira Editores, 2000, 209 p.
- CLERMONT-TONNERRE, Gaspard de, *L'expédition d'Espagne (1808-1810)*, présentée par Catherine Desportes, Paris, Perrin, 1983, 526 p.
- CURÉLY, Jean Nicolas, *Itinéraire d'un cavalier de la Grande Armée*, Paris, Berger-Levrault, 1887, 436 p.
- DALEKI, Andrzej, « Memorias de mi padre, soldado del noveno Regimiento del Ducado de Varsovia. La guerra española », *Soldados polacos durante la Guerra de la Independencia Española (1808-1814)*, edición y traducción de Fernando Presa González, Grzegorz Bąk, Agnieszka Matyjaszczyk Grenda et Roberto Monforte Dupret, Madrid, Huerga & Fierro, 2004, p. 41-84.
- DESJONQUÈRES, Etienne Michel, *Douze années de guerre sous l'Empire. Lettres*, Mers-les-Bains, Bizard, 1975, 249 p.
- DUCOR, Henri, *Les aventures d'un marin de la Garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabrera, et en Russie*, Paris, Ambroise Dupont, 1833, 436 p.
- DUFOUR, Léon, *Mémoires d'un savant français à travers un siècle*, Paris, Rothschild, 1888, 316 p.
- D'ESPINCHAL, Hippolyte, *Souvenirs militaires*, Paris, Ollendorf, 1901, 2 vol., 410 et 415 p.
- FANTIN des ODOARDS, Louis Florimond, *Journal du général…, étapes d'un officier de la Grande Armée (1800-1830)*, Paris, Plon, 1895, 515 p.
- FÉE, Antoine Laurent Apollinaire, *Souvenirs de la guerre d'Espagne (1809-1813)*, Paris, Michel Lévy, 1861, 333 p. (1ère édition 1856).
- FENECH, Charles Eugène Emmanuel, *Mémoires d'un officier de santé maltais dans l'armée française*, présentées par Richard Spiteri, Paris, La Vouivre, 2001, 200 p.
- FLEURET, Dominique, *Description des passages de…*, publiée par Fernand Fleuret, Paris, Firmin-Didot, 1929, 163 p.
- GÉLY, Joseph, *Correspondance 1808-1812*, in Henry Bailly, « Joseph Gély, soldat de l'Empereur », *Études roussillonnaises*, 11, 1992, p. 123-142.
- GILLE, Louis François, *Mémoires d'un conscrit de 1808*, présentés par son fils Philippe, Paris, Victor Havard, 1893, 298 p.
- GIROD de L'AIN, Jean-Marie Félix, *Dix ans de mes campagnes militaires (1795-1815)*, Paris, Dumaine, 1873, 412 p.
- GOUGEAT, Louis Antoine, « Mémoires d'un cavalier d'ordonnance du 20e dragons (1808-18114), *in Mémoires sur la campagne d'Espagne*, Paris, Teissèdre, 1998, p. 85-132 (1ère édition 1901).
- GRAINDOR, Jacques Abraham, *Mémoires de la Guerre d'Espagne*, présentés par Guillaume Lévêque, Paris, Points d'Ænc rage, 2002, 137 p.
- GRIVEL, Jean, *Mémoires du vice-amiral baron…*, Paris, Plon, 1914, 417 p.
- GUIRAUD, Alexandre Pierre Marie Thérèse, « Journal de ma vie », *Revue des Deux Mondes*, septembre 1967, p. 62-86.
- GUITARD, Joseph Esprit Florentin, *Mémoires du grenadier de la Garde…*, Paris, E. H. Guitard, 1934, 61 p.
- D'HÉRALDE, Jean-Baptiste, *Mémoires d'un chirurgien de la Grande Armée*, présentés par Jean Chambenoit, Paris, Teissèdre, 2002, 272 p.
- I…, « Souvenirs de la Guerre d'Espagne (1809-1812) par un adjudant de chasseurs », *Revue rétrospective*, 1893, XVIII, p. 1-48, 97-144, 169-216, 241-288, 313-360, 385-432, et XIX, p.49-62.

- JACOB, Pierre Irénée, *Les carnets de route de…, pharmacien à la Grande Armée (1805-1814)*, présentés par François Stupp, Communac, Éditions du Roure, 2005, 191 p.
- JACOB, William, *Travels in the South of Spain. Letters written in 1809 and 1810*, London, F. Johnson & Co, 1811, 407 p.
- LAUTHONNYE, Frédéric Charles Louis François de Paule, *Ma vie militaire (1807-1819)*, Paris, Teissèdre, 1997, 259 p. (1ère parution 1910-1911).
- LAVAUX, François, *Mémoires de campagne*, présentés par Christophe Bourachot, Paris, Arléa, 2004, 195 p. (1ère édition : *Mémoires de François Lavaux, sergent au 103e de ligne*, Paris, 1894).
- LIMOUZIN, dit Valmécour, *Souvenirs d'Espagne pendant les années 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813*, Sainte-Ménehould, Poignée-Darnauld, 1829, 212 p.
- MANIÈRE, *Souvenirs d'un canonnier de l'Armée d'Espagne*, recueillis par Germain Bapst, Paris, J. Rouam, 1892, 56 p.
- MARBOT, Jean-Baptiste Antoine Marcelllin, *Mémoires du général baron…*, Paris, Plon, Nourrit & Cie, 1891, II, 495 p.
- MARCEL, Nicolas, *Campagnes en Espagne et au Portugal*, Paris, Éditions du Grenadier, 2001, 215 p. (1ère édition 1913).
- MARMONT, Auguste Frédéric Louis Viesse de, *Mémoires du maréchal…, duc de Raguse de 1792 à 1841 imprimés sur le manuscrit original de l'auteur*, Paris, Perrotin, 1856-1857, vol. IV, 479 p.
- MENDOZA y RICO, José, *Historia de Málaga durante la Revolución Santa que agita a España desde Marzo de 1808*, edición, introducción y notas de Manuel Olmedo Checa, Málaga, Real Academia de Bellas Artes de San Telmo y Academia Malagueña de Ciencias, 2003, 221 p.
- MONTESQUIOU, Raymond Emery Philippe Joseph, duc de Fezensac, *Souvenirs militaires de 1808 à 1814*, Paris, Dumaine, 1870, 547 p. (1ère édition 1863).
- MORAL VILLALOBOS, Juan Gabriel del, *Memorias de un Alpujarreño: entre Fondón y Berja (1796-1826)*, edición y notas de Valeriano Sánchez Ramos, Almería, Arraez, 1999, 140 p. (primera edición 1908).
- MORIN, Jean-Baptiste, « Souvenirs du colonel… sur son séjour en Espagne (1812-1813) », présentés par Paul Willing, *Le Souvenir Napoléonien*, 378, 1991, p. 1-20.
- MURALT, R. K. Amédée, « Les conséquences de la capitulation de Baylen (1808-1810 », *Revue rétrospective*, XII, 1890, p. 337-357.
- NADAILLAC, Arnaud François Léopold Odile Sigismond du Pouget, marquis de, *Lettres et notes de campagne*, *Carnets de la Sabretache*, 1911, 26, p. 401-416 ; 30, p. 465-480 ; 35, p. 545-560 ; 37, p. 577-592 ; et 44, p. 673-689.
- NAYLIES, Joseph Jacques de, *Mémoires sur la guerre d'Espagne pendant les années 1808, 1809, 1810 et 1811*, Paris, Anselin & Pochard, 1817, 338 p.
- NOËL, Jean Nicolas Auguste, *Souvenirs militaires d'un officier du Premier Empire*, présentés par Christophe Bourachot, Paris, Librairie des Deux Empires, 1999, 210 p. (1ère édition 1895).
- PAGE, Nicolas, *Entre Wagram et Waterloo. Souvenirs d'Espagne du caporal…*, présentés par Marie-Françoise & Jean-François Michel, Monthureux/Saône, Éditions Saône/Lorraine, 1997, 107 p.
- PALOMAR, J. D., *Diario de un patriota complutense*, edición y notas de Juan Catalina García, Alcalá de Henares, Instituto de Estudios Complutenses, 1990, 130 p. (primera edición 1894).
- PAULIN, Jules Antoine, *Souvenirs du général baron…*, Paris, Plon, 1895, 335 p.
- PERCY, Pierre François, *Journal des campagnes du baron…, chirurgien en chef de la Grande Armée*, présentés par Jacques Jourquin, Paris, Tallandier, 2002, 537 p. (1ère édition 1903).
- PETIET, Auguste, *Mémoires du général…. Souvenirs historiques, militaires et particuliers (1784-1815)*, présentés par Nicole Gotteri, Paris, SPM, 1996, 525 p. (1ère édition, partielle, 1844).
- RATTIER, Jean Henry, « Notes d'un sergent-major », *Revue rétrospective*, XX, 1894, p. 217-288 et 322-341.
- REISET, Marie-Antoine de, *Souvenirs du lieutenant-général vicomte de…*, Paris, Calmann-Lévy, 1900, II, p.
- ROCCA, Albert Jean-Michel, *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, Paris, Gide, 1814, 384 p.
- SCHELTENS, Henri, *Souvenirs d'un grenadier de la Garde*, Paris, Éditions du Grenadier, 2004, 189 p (1ère édition 1880).
- TYRBAS de CHAMBERET, Joseph, *Mémoires d'un médecin militaire*, présentés par Erwann Dalbine, Paris, Christian, 2001, 261 p.